

De l'Atlantide a Masada. Réflexions sur querelle, mythe, histoire et politique¹

Pierre Vidal-Naquet

POURQUOI AVOIR choisi de réunir sous un même toit, si j'ose dire, deux récits aussi différents tant dans leur origine, Platon dans le premier, Flavius Josèphe dans le second, que l'Atlantide et Masada? D'un côté Platon, et personne n'a dit rien de tel avant lui, expose que 9 000 ans avant Solon, donc vers 9600 av. J.-C., existait, au-delà des Colonnes d'Héraclès, c'est-à-dire du détroit de Gibraltar, une île 'plus grande que la Libye et l'Asie réunies,' séparée d'un continent colossal qui se trouvait dans la mer véritable, traduisons: dans la mer idéale. L'île en question—l'Atlantide, puisqu'il faut l'appeler par son nom—était à la tête d'un empire gigantesque s'étendant, d'ouest en est, du continent à l'Egypte et de l'Espagne au monde étrusque (*Timée* 25AB). Cet empire affronta en un combat singulier, dans tout les sens du terme, une Athènes ancienne régie à peu près selon les principes de Platon dans *La république*. Athènes remporta la victoire, mais l'île Atlantide et son armée s'effondrèrent, emportant dans la catastrophe l'armée athénienne et la chair de l'Athènes archaïque. Cette histoire, nous dit Platon (*Timée* 20D), est un λόγος μάλα άτοπος παντάπασί γε μὴν ἀληθής, un récit tout à fait étrange, mais parfaitement vrai, et Dieu sait quelles sont les conséquences qu'on a tirées de cette affirmation

De l'autre côté, Flavius Josèphe, historien juif du I^{er} siècle de notre ère, nous raconte, presque à la fin de *La Guerre des Juifs*, que Masada, un rocher dominant la mer Morte, fortifié et orné par Hérode le Grand, fut occupée par un groupe de terroristes juifs, sous la conduite d'Eléazar Ben Yaïr, et fut l'ultime point de résistance, en 73 de notre ère,² des Juifs insurgés contre l'Empire romain. Ses défenseurs, face à la pression des assiégeants romains, ne voulant pas capituler et ne pouvant

1 *A l'origine de cet exposé il y a une conférence prononcée à Aix-en-Provence le 23 janvier 2002. J'ai remanié, depuis, mon texte, que j'ai dédié à Gilles Dorival qui fut le maître d'œuvre de cette conférence. Je dédie cette nouvelle impression à Synnøve des Bouvrie. J'ai cependant gardé un peu du style oral de l'exposé.

2 Selon d'autres, en 74.

plus combattre avec une chance de s'en sortir, décidèrent d'égorger leurs femmes et leurs enfants, puis s'égorgerent réciproquement jusqu'au suicide du dernier. Scribe de la mort, Flavius Josèphe précise (*Guerre des Juifs*, VII.400) que 960 êtres humains périrent dans cette affreuse aventure.

Pour dire les choses sommairement: d'un côté nous avons un mythe qui, du fait de la perversité de Platon, a été pris pour un récit historique; de l'autre, nous avons un récit historique qui, à bien des égards, est devenu un mythe, puisqu'on parlait couramment, il y a encore quelques années, du 'mythe' et même du 'complexe' de Masada. A ce mythe, un ouvrage récent d'un savant israélien, Nachman Ben Yehuda, a été consacré.³

Commençons par l'Atlantide. L'exposé initial du *Timée*, repris et développé dans le *Critias*, dialogue interrompu brusquement au moment où Zeus allait prendre la parole, est placé dans la bouche de Solon qui, lui-même, fait parler des prêtres égyptiens qui lui auraient conté l'épopée gigantesque qui vit s'affronter, 9 000 ans avant son propre temps, Athènes et l'Atlantide.

Prenons-y garde: Solon est un personnage historique, archonte en 594/3 av. J.-C.; il fut choisi comme arbitre entre les puissants et les pauvres qui s'affrontaient à Athènes. D'autre part, le récit platonicien est un pastiche de celui qui fut l'historien par excellence des guerres médiques: Hérodote. L'affrontement entre Athènes et l'Atlantide reproduit sur le mode historico-épique l'affrontement entre Grecs et Perses dans lequel Athènes joua un rôle essentiel.⁴ Mais est-ce le Solon historique qui prend la parole, est-ce même le Solon poète dont nous connaissons quelques dizaines de vers grâce à Aristote et à Plutarque? C'est Platon lui-même qui nous dit le contraire. Le Solon qui parle est un Solon qui aurait pu être. C'est Critias l'ancien qui nous le dit par la bouche de son lointain descendant et homonyme: 'Si Solon n'avait pas fait de la poésie un passe-temps (πάρεργον), s'il avait donné forme à ce récit qu'il avait rapporté d'Égypte en Grèce, et si les séditions (στάσεις) et les autres maux qu'il trouva ici à son retour ne l'avaient pas forcé à négliger la poésie, ni Hésiode, ni Homère, ni aucun autre poète n'eût, à mon avis, jamais été plus célèbre que lui.'⁵

Il est, me semble-t-il, possible de tirer de ce petit texte deux conclusions. Le Solon 'historique' est celui qui, par sa législation, à mis un terme à la στάσις, à la guerre civile qui menaçait Athènes. De tous les maux qui peuvent frapper une cité, la *stasis* est le pire. Thucydide l'a dit dans les pages inoubliables du livre III de son Histoire, en commentant les troubles de Corcyre; Platon ne pense pas autrement. Eschyle a affirmé la même chose à la fin des *Euménides*: 'Je n'appelle pas combats

3 Ben Yehuda 1995.

4 Pour une démonstration détaillée, voir Luc Brisson 1995.

5 *Timée* 20C, trad. L. Brisson.

ceux qui opposent entre eux des oiseaux de la même volière' (ἐνοικίου δ' ὄρνιθος οὐ λέγω μάχην, 866). La guerre étrangère est toujours préférable à la guerre civile. Le Solon historique a vécu la *stasis*; le Solon fictif raconte une μάχη, un combat gigantesque qui opposa Athènes et l'Atlantide. Mais, du coup, le pseudo-récit historique de Platon est frappé au cœur. C'est à Homère ou à Hésiode qu'il est comparé, non à Hérodote ou Thucydide.

Aussi, à la question que nous sommes bien obligés de poser: y a-t-il quelque chose à tirer, sur le plan de l'histoire au sens factuel du terme, du récit de Platon sur l'Atlantide, il faut répondre par un non brutal. Ce n'est pas que les hypothèses aient manqué pour localiser l'île mystérieuse en dépit de ce mot d'Aristote cité par Strabon: 'Il en est de l'Atlantide comme du rempart bâti [selon Homère] par les Achéens; celui qui l'a créée est aussi celui qui l'a détruite.'⁶ Des coups que l'on aurait pu croire mortels ont été portés à l'idée d'une Atlantide 'réelle.' En 1841 un philosophe français, disciple de Victor Cousin, Thomas-Henri Martin, professeur à l'Université de Rennes, publia à Paris ses célèbres *Etudes sur le Timée de Platon*. Elles comportaient⁷ une longue et remarquable 'Dissertation sur l'Atlantide' dans laquelle cet érudit recensait patiemment toutes—enfin, presque toutes—les identifications qui avaient été proposées pour l'île décrite par Platon. Martin concluait ainsi: 'On a cru la reconnaître dans le Nouveau Monde [l'Amérique], non, elle appartient à un *autre monde* qui n'est pas dans le domaine de l'espace, mais dans *celui de la pensée*.'⁸ Quelques mots de plus et Martin faisait la théorie de ce que nous appelons l'historiographie de l'imaginaire et qu'un homme comme Jacques Le Goff, par exemple, illustre quand il s'agit du Moyen Age occidental.

Le coup porté par T.-H. Martin avait beau être mortel, l'Atlantide s'en releva fort bien. On la rechercha et, naturellement, on la trouva partout, du lac Titicaca au Kamtchatka, de la Crète au Sahara, de l'Italie à l'Espagne méridionale, avec une insistance particulière sur l'île de Santorin où l'un des principaux hôtels s'appelle Atlantis. Le site d'Akrotiri, fouillé par S. Marinatos, a été et est encore considéré comme la capitale de l'Atlantide. A défaut d'un continent disparu nous devons à ces fouilles des fresques magnifiques datant du deuxième millénaire et qui sont une des gloires du Musée national d'Athènes.

Cela n'a pas empêché les coups—toujours mortels—de pleuvoir. Récemment, dans le volume de la Nouvelle Cléo traitant des Civilisations égéennes,⁹ René Treuil

6 L'attribution à Aristote s'obtient en confrontant Strabon 2.102 et 13.598. Aristote s'oppose à Poseidonios qui croyait, lui, à la réalité du mythe. Germaine Aujac, dans le Strabon de la CUF (Aujac 1969:II p. 149, n. 1), attribue à Aristote (*Cael.* 2.14) une référence à la grande île qui est indirecte.

7 Martin 1841:I.257-332.

8 Les expressions soulignées le sont par moi.

9 Par R. Treuil, P. Darcque, J.-C. Poursat, G. Touchais 1989; voir part. R. Treuil 375ss.

a consacré quelques pages à la théorie qui fait de l'éruption de Santorin, à la fin du Minoen Récent I (MRI), aux environs de 1500 av. J.-C., l'effondrement dont Platon s'est fait l'écho dans le *Timée* et le *Critias*. 'Ces théories imposent toutes, il faut le souligner, de corriger lourdement le texte de Platon, voire de le déformer ou de le compléter à volonté. Mais surtout, elles négligent totalement—et c'est beaucoup plus grave—le fait que ce récit ne figure dans l'œuvre d'aucun historien¹⁰ et appartient exclusivement à celle du philosophe.' Et René Treuil s'appuie sur l'analyse que j'avais donnée, dans la *Revue des études grecques* de 1964, du mythe platonicien,¹¹ en partie pour répondre à Fernand Robert qui, dans une conférence à Orléans, où j'enseignais en 1955-56, avait esquissé une interprétation 'minoenne' de la civilisation crétoise.

Reste que, comme le monstre du Loch Ness, familièrement connu sous le nom de Nessie, l'Atlantide réapparaît à tout moment. Sa dernière résurgence est aixoise et due à un géologue, ce qui devrait être une garantie de sérieux. Selon M. Jacques Collina-Girard,¹² qui a au moins la modestie de gratifier son exposé d'un point d'interrogation, il est possible de réconcilier mythe et géologie. Noble ambition assurément, et qui témoigne d'une volonté estimable de cohérence scientifique.

Mais le résultat est-il à la hauteur de l'espérance? J. Collina-Girard prend au sérieux une des indications données par Platon: l'île atlantique se trouvait 'devant cette bouche' (πρὸ τοῦ στόματος) que les Grecs appellent les Colonnes d'Héraclès (*Timée* 24E); il identifie cette île à ce qui est aujourd'hui un haut-fond, le banc de Spartel, allongé NE-SO et culminant à 56m de profondeur. Or, au maximum glaciaire, il y a 12 000 ans environ, cette terre était émergée. Ainsi, à une dizaine de kilomètres des continents africain et européen se trouvait une île de 14 km de long sur 5 km de large, dont J. Collina-Girard nous dit, sans apporter de preuves, qu'elle était occupée par une population paléolithique. Je ne discuterai pas, faute de la moindre compétence, l'aspect géologique de l'argumentation. Les difficultés commencent avec l'identification de cette île de Spartel, environnée du reste d'autres îles, avec l'Atlantide.

J. Collina-Girard a perçu l'une des difficultés en question. Cette île atlantique, nous dit Platon, était plus grande que la Libye et l'Asie réunies. Autrement dit, elle était plus grande que deux des trois continents connus d'Hérodote. La façon dont J. Collina-Girard se tire de cette difficulté est exemplaire. 'Cette dimension ne correspond pas,' dit-il, 'aux dimensions de l'île du Cap-Spartel et des autres îles de

10 Il faudrait cependant s'entendre sur ce qu'on appelle dans l'Antiquité un historien. Quand Diodore, 5.19, fait d'une île sise en plein océan Atlantique une description au moins partiellement issue de Platon, écrit-il en historien?

11 Reprise dans *Le chasseur noir* (Vidal-Naquet 1991).

12 Collina-Girard 2001:233-39.

l'archipel, ce qui n'est pas étonnant, les navigateurs et historiens antiques ne disposant d'aucun moyen sûr de mesures et de relevés de positions et surestimant toujours distances et surfaces' Certes, mais ils étaient tout de même capables de distinguer un éléphant d'une puce, et il y a des éléphants dans l'Atlantide (*Critias* 114E)!

On touche là une des grosses difficultés de tous les Atlantomanes. Ils suivent Platon quand cela les arrange et rompent avec lui dès que son récit fait problème. En particulier, J. Collina-Girard prend au sérieux l'origine égyptienne du récit. On le sait, Platon le met dans la bouche d'un prêtre de Saïs qui, comme il se doit, parle un grec magnifique: 'Solon, Solon, vous autres Grecs êtes toujours des enfants' Or il n'existe aucune trace égyptienne de ce récit du prêtre de Saïs, absolument aucune. Et ce qu'on supprime est pour le moins aussi important que ce qu'on conserve. On peut le résumer par ce mot d'un certain G. Poisson que cite avec approbation J. Collina-Girard:¹³ 'Il y a lieu de tenir compte du *Timée* tandis que le *Critias* doit être absolument rejeté.' Au lieu de la magnifique civilisation de l'Atlantide avec son temple de Poséidon, ses canaux, son port évidemment inspiré du Pirée, on nous offre des populations du paléolithique supérieur qui, 'refluant vers la péninsule Ibérique et peut-être vers les côtes marocaines [...], pourraient être les ancêtres des Ibéromaurusiens.' Mais, du continent que Platon a placé au-delà de l'île atlantique, et que, après 1492, les interprètes se feront une joie d'identifier avec l'Amérique, J. Collina-Girard ne dit rien. Cela se trouve pourtant dans le *Timée* et non dans le *Critias*.

J'estime donc qu'en dépit des efforts généreux de J. Collina-Girard et de beaucoup d'autres, il faut entièrement abandonner toute interprétation 'réaliste' de l'Atlantide, qu'elle soit 'géologique' ou 'Atlanto-nationaliste,' puisque l'Atlantide a servi, de la Suède à l'Espagne, de lieu 'd'identification' aux divers 'peuples élus' qui voulaient rivaliser avec la Bible. Ce fut le cas pour les nazis et, en général, celui de certains nationalistes germaniques, avant Hitler, pendant Hitler, après Hitler. Il y eut de cela aussi chez certains Grecs d'aujourd'hui, tel l'archéologue de Santorin, Spiridon Marinatos.¹⁴

Il s'est cependant trouvé des chercheurs pour emprunter une autre voie. Je suis l'un de ces chercheurs et nous avons un ancêtre commun. C'était un abbé piémontais au service du roi de Sardaigne. Il écrivait en français et travaillait pour le compte du roi Gustave III de Suède qui était lui-même un bel exemple de des-

13 Poisson 1953.

14 Voir en particulier mon article 'L'Atlantide et les nations,' dans mon recueil *La démocratie grecque vue d'ailleurs* (Vidal-Naquet 1996), et, plus généralement, 'Hérodote et l'Atlantide. Entre les Grecs et les Juifs' (Vidal-Naquet 2000).

pote éclairé. Ce chercheur, parfois fantasque, s'appelait Giuseppe Bartoli, et son livre, publié en 1779 à Stockholm et à Paris, s'intitulait: *Discours par lequel Sa Majesté le roi de Suède a fait l'ouverture de la Diète, en suédois, traduit en français et en vers italiens, avec un essai sur l'explication historique que Platon a donnée de son Atlantide et qu'on n'a pas considérée jusqu'à présent* Etrangement, il existe une liaison étroite entre l'historiographie du mythe de l'Atlantide et le royaume nordique. Cela commence avec cet extraordinaire personnage de la fin du XVII^e siècle et du début du XVIII^e siècle qui s'appelle Olaf Rudbeck, savant considérable, précurseur de Harvey dans la découverte de la circulation du sang, anatomiste, créateur d'un amphithéâtre d'anatomie imité de celui de Padoue et toujours en place, recteur de l'Université d'Uppsala, auteur d'un ouvrage gigantesque, *Atlant eller Manheim* (1679-1702), L'Atlantide ou l'humanité, 4 volumes qui mobilisent toute l'érudition imaginable pour démontrer que l'Atlantide n'était autre que la Suède, et que sa capitale était, comme de bien entendu, Uppsala. Je n'ai jamais ouvert ce livre sans me rappeler que nous sommes poussière et que nos plus brillantes théories, nos hypothèses les plus entraînantes, seront peut-être jugées absurdes lorsque, comme nous le disait Louis Robert, nous mangerons les pissenlits par la racine.

Cela dit, nous avons été tout de même quelques-uns à essayer de redresser la barre dans le sillage de l'abbé Bartoli et de Thomas-Henri Martin. J'en nommerai quelques-uns: le Britannique Christopher Gill, qui a édité et commenté les textes platoniciens; le Québécois Luc Brisson, qui a entre autres traduit le *Timée* et le *Critias* dans la collection Garnier-Flammarion; le Niçois de Marseille Jean-François Mattéi.¹⁵ Certains de ces auteurs sont partis de mes propres travaux, d'autres, comme W. Welliver, auteur d'une bonne étude, *Character, plot and thought in Plato's Timaeus-Critias*,¹⁶ ont cru qu'ils étaient les premiers à dire que l'Atlantide n'était autre qu'Athènes, ce que Bartoli avait fort bien compris en 1779. Que peut-on tirer de tout cela? J'essaierai en peu de mots de dire l'essentiel en formulant quelques règles, inspirées à leur manière des *Regulae* de Descartes.

La première de ces règles consiste à séparer radicalement l'étude des textes platoniciens de celle de l'historiographie du mythe. Ce n'est pas que celle-ci manque d'intérêt. J'y ai consacré plusieurs travaux, dont le dernier, publié en 1998,¹⁷ tend à démontrer que le romancier français Georges Perec, lorsqu'il écrivit son roman semi-autobiographique *W ou le souvenir d'enfance*¹⁸ avait en tête

15 Voir son livre *Platon et le miroir du mythe. De l'âge d'or à l'Atlantide* 1996; pour les autres références, voir Vidal-Naquet 2000:29, n. 2. Ajoutons à ces noms celui du Charentais aujourd'hui Nanterrois J.-F. Pradeau, qui a traduit et commenté le *Critias* dans la collection de poche des Belles Lettres.

16 Welliver 1977.

17 Vidal-Naquet 1998:17-28.

l'Atlantide de Platon. W est un continent imaginaire, une sorte d'Olympie où s'entraînent des athlètes incapables et inutiles. Le lecteur découvre peu à peu que cette Olympie de l'extrême Occident est aussi Auschwitz ou plutôt qu'elle le devient sous le regard du lecteur. Qu'elle soit aussi l'Atlantide est prouvé par l'existence d'un concours mensuel qui s'appelle tout simplement les Atlantiades. La règle est donc simple. On peut expliquer Perec par Platon, on ne peut pas expliquer Platon par Perec.

La seconde règle est de ne pas séparer ce que Platon a uni: autrement dit, de ne pas séparer l'Athènes idéale, l'Ur-Athènes des savants allemands, la cité que décrit le *Critias* et, dans le *Critias*, le soi-disant prêtre égyptien qui s'adresse à Solon, cette cité qui s'inspire de *La république*, de ne pas la séparer de l'Atlantide à laquelle elle s'oppose. Quand je dis que l'Athènes primitive s'inspire des institutions de *La république*, sans plus, j'emploie délibérément une formule vague. Dans cette Athènes, ce ne sont pas les philosophes qui sont au pouvoir. Rien n'existe au-dessus des guerriers, sauf la double divinité: Héphaïstos et Athéna, ce qui permet de faire tenir ensemble, quoique séparément, les guerriers et les artisans. Les mariages sont arrangés par l'autorité supérieure. Hommes et femmes sont égaux dans l'éducation guerrière, mais l'institution clef de *La république*, la communauté des femmes et des enfants, dont le caractère révolutionnaire est rappelé au début du *Timée*, n'existe pas dans l'Athènes primitive.

En face, l'Atlantide, royaume issu des dix enfants que Poséidon, divinité marine s'il en fut, a eu de la nymphe Clito, représente en quelque sorte la pluralité et le devenir, là où Athènes incarne l'unité et l'immobilité. Le royaume des Atlantes, issu de dix rois, est divisé en dix sections comme Athènes, depuis Clisthène, est divisée en dix tribus. La référence à Athènes est d'autant plus évidente que lorsque Platon écrit *Les Lois* il fait très attention de diviser sa cité en douze tribus, autant qu'il y a de dieux olympiens, et non en dix.

L'Athènes primitive est une cité terrienne; elle n'a ni port ni marine. On connaît la haine qu'éprouvait Platon pour tout ce qui touchait à la mer, c'est-à-dire à la démocratie et à l'impérialisme. J.-F. Mattéi écrit à juste raison: 'La fascination exercée à travers le temps par le mythe de l'Atlantide tient peut-être à sa structure spéculaire générale qui révèle, à travers la profusion de ses images, la limite infranchissable du mythe et le silence final de la parole. En ce sens, le miroir de l'Atlantide se donne d'emblée comme un miroir de mort dans lequel tous les fantasmes des utopies ultérieures viendront se refléter.'¹⁹

La première impression à qui lit simplement le *Critias* est celle de la profusion, de la richesse engendrée par une nature infiniment généreuse. Ainsi, parmi les

18 Perec 1975.

19 Mattéi 1996:252s.

métaux, l'orichalque, 'le métal le plus précieux après l'or.' Et de même les forêts, les animaux domestiques ou sauvages, l'éléphant 'qui est le plus gros et le plus vorace' (*Critias* 115A). Ainsi les fruits, y compris, peut-être, le citron: '... l'île les produisait vigoureux, superbes, magnifiques et en quantités inépuisables' (*Critias* 115B).

Après la nature, l'art: l'Atlantide *devient* une puissance maritime, avec des canaux, des ponts et des ports, des anneaux de terre et des anneaux de mer. Nous sommes dans ce qu'Aristote appelait, à propos de l'enseignement oral de Platon, 'la dyade indéfinie du grand et du petit.'²⁰ Citons encore J.-F. Mattéi: La 'raison utopique va se perdre dans l'infinie duplication d'un récit dont la structure en miroir affecte aussi bien les cités en présence que les protagonistes du drame, et finalement les dialogues platoniciens eux-mêmes;²¹ et il ajoute à juste titre qu'Athènes et l'Atlantide 'sont l'image inversée l'une de l'autre.' Tous les détails vont dans ce sens: Athènes possède une source et une seule, l'Atlantide en a deux. On pourrait multiplier les exemples.

Dans le drame cosmique évoqué dans le *Timée*, Athènes perd une part de son espace et de sa terre, mais, contrairement à l'Atlantide, elle ne disparaît pas, tout en courant le risque de devenir une puissance maritime, c'est-à-dire de devenir l'Atlantide. Le désastre que connaît l'empire atlante est pire encore que celui que connaît Athènes à la fin de la guerre du Péloponnèse, quand le narrateur de l'Atlantide, Critias, devient un des trente tyrans et même le plus célèbre et le plus redoutable d'entre eux. Platon a vu Athènes reconstruire un empire et le perdre à nouveau aux environs de 355 av. J.-C. Ce désastre trouve son écho dans le *Timée* et le *Critias*.

La troisième règle consiste à se demander à qui Platon s'en prend, je veux dire: dans quel contexte idéologique écrit-il le prologue du *Timée* et le *Critias* qui se termine au milieu d'une phrase, alors que Zeus se prépare à annoncer la fin de l'Atlantide? Disons-le en passant, je suis de ceux qui pensent que Platon n'a pas voulu aller plus loin. En un sens, j'ai déjà répondu à cette question. L'ennemi par excellence de Platon, c'est la démocratie athénienne et, plus spécifiquement, la démocratie du V^e siècle. C'est le pays qui a construit la flotte, qui a mieux que contribué à la victoire de Salamine, qui a établi la thalassocratie qu'il a présentée tout au long de son œuvre comme l'anti-modèle. Voilà qui est bien connu de tous et qui a été vigoureusement rappelé par Cornelius Castoriadis dans le livre, publié posthumément,²² qu'il a consacré au grand dialogue qu'est *Le Politique*.

20 Qu'il me suffise de renvoyer à la synthèse commode et précise de Marie-Dominique Richard 1986, notamment p. 225-33.

21 Mattéi 1996:253-54.

22 Castoriadis, sur le *Politique* de Platon, 1999.

Si l'on veut comprendre la guerre entre Athènes et les Atlantes, il faut avoir devant les yeux deux exemples historiques qui étaient familiers à tous au temps de Platon. Le premier a été compris de tout le monde: c'est celui des guerres médiques. L'Atlantide est un empire richissime comme l'était l'Empire perse. Les traits 'orientaux' ne manquent pas dans la description de la capitale avec ses multiples enceintes qui évoquent Babylone ou Ecbatane. Le fait a été bien souligné par Joseph Bidez dans son livre de 1945, *Eos ou Platon et l'Orient*. La seule différence majeure, si j'ose dire, c'est que l'Atlantide est à l'ouest et l'Empire perse à l'est; mais c'est si peu de chose que la géographie, surtout quand on sait, comme le sait tout lecteur du *Phédon*, que la vraie mer n'est pas la Méditerranée, simple mare à grenouilles, ce que répète à sa façon le *Timée*....

Cela dit, si nous parlons des guerres médiques, il faut se souvenir que pour Platon, le Platon du livre III des *Lois*, Platées est une victoire honorable au contraire de Salamine. Derrière ce décalque des guerres médiques, il y a un pastiche de celui qui les a racontées: Hérodote. Rien de plus évident. On lit dans le *Timée* (20E): 'Dans le passé notre cité a accompli de grands et admirables exploits (μεγάλα καὶ θαυμαστά) dont le souvenir s'est effacé sous l'effet du temps et en raison des catastrophes qui ont frappé l'humanité.' Ces formules rappellent inévitablement le début de l'*Enquête* d'Hérodote: 'Hérodote de Thourioi expose ici ses recherches pour empêcher que ce qu'ont fait les hommes avec le temps ne s'efface de la mémoire et que de grands et admirables exploits (ἔργα μεγάλα τε καὶ θαυμαστά)—accomplis tant par les Barbares que par les Grecs ne cessent d'être renommés.'

Les ressemblances sont évidentes, les différences aussi. Hérodote prend une mémoire vivante qu'il veut empêcher de disparaître. Platon prend une mémoire d'autant plus morte que les faits dont il est censé parler n'ont jamais existé. Les 'grands et admirables exploits' dont parle Platon n'ont été accomplis que par les seuls Athéniens. Pour rester dans le registre des guerres médiques, Marathon succède à Platées, puisque Athènes seule, en dernière analyse, après avoir été membre d'une coalition, met au tapis l'empire atlante. Par-delà le détail des épisodes et des pastiches, il n'y a aucun doute sur le fait que Platon veut remplacer l'histoire véritable par une histoire fictive. L'historien est pour lui un ennemi: Hérodote, bien sûr, mais aussi Thucydide. Platon, il est vrai, ne cite ni l'un ni l'autre. Qu'il ait lu Hérodote est prouvé par le prologue du *Timée* et par le *Critias*. Qu'il ait lu Thucydide fait d'autant moins de doute que le *Ménéxène* n'est pas autre chose qu'un pastiche soigneux et pervers de l'oraison funèbre de Périclès au livre II de Thucydide.²³ Quant à l'Atlantide, son nom même vient de l'Atlas que

23 Il suffit de renvoyer ici aux pages concernant le *Ménéxène* dans la thèse de Nicole Loraux, 1981.

Hérodote a décrit à l'extrême ouest du monde présenté dans l'*Enquête* (4.184-185).

Une fois qu'on a compris que la guerre entre les Athéniens et les Atlantes n'est pas autre chose qu'une guerre d'Athènes contre Athènes, c'est-à-dire une *stasis*, ce mot magnifique qui a fait l'objet du livre de Nicole Loraux, *La Cité divisée*;²⁴ *stasis*, ce mot qui désigne en grec moderne l'arrêt du bus ou la station de métro, on comprend que derrière le désastre maritime de l'armée atlante engloutie sous la mer il faut lire le désastre de Sicile en 413 et la guerre civile de 403 racontée par Xénophon.

L'Athènes primitive de Platon est une Athènes qui n'a jamais existé, sinon dans le rêve de la *πάτριος πολιτεία*, de la Constitution des ancêtres que Platon partageait avec quelques-uns de ses concitoyens. Encore s'agit-il d'une Constitution des ancêtres qui ressemble beaucoup à *La république*, même si le début du *Timée* n'est pas tout à fait un résumé de *La république*. Platon a mis de l'eau dans son vin, il en mettra encore plus dans *Les Lois*. Il faut donc lire à travers le prologue du *Timée* et le *Critias* l'évocation de la guerre civile entre ce que fut Athènes et ce qu'elle aurait dû être.

Ni Thucydide ni Hérodote n'ont ignoré l'issue désastreuse de la thalassocratie athénienne. C'est évident pour Thucydide dont toute l'œuvre peut être analysée comme la tragédie d'Athènes: montée au sommet suivie de cet effondrement que l'historien a connu mais n'a pas eu le temps de raconter. Il y a près de deux ans, j'étais au jury d'une thèse d'un chercheur polonais, Marek Weçowski, élève de François Hartog et de Benedetto Bravo. Weçowski s'est efforcé de démontrer qu'Hérodote savait qu'Athènes, l'Athènes impériale dont il était le contemporain et l'ami, courait tout droit à la catastrophe, selon la courbe en cloche familière à la pensée grecque. Mon sentiment intime se révoltait contre cette idée et, pour tout dire, j'étais plus que réticent. Je le suis beaucoup moins aujourd'hui; mais ce qui, en tout état de cause, reste indiscutable, c'est qu'aux yeux de Platon toute la pensée du V^e siècle, tout ce qui a fait la gloire d'Athènes, était fondé sur le mensonge qu'était à ses yeux la démocratie. Le bazar, ce *παντοπόλιον* qu'était à ses yeux le régime (*République* VIII.557D), ce mot qui est inscrit ainsi sur les magasins grecs d'aujourd'hui, même s'il se prononce *μακάλι*, un mot turc. L'Atlantide fut un gigantesque bazar, et Athènes ne sortira de la crise que si les dieux ou les philosophes la prennent en charge.

C'est d'une autre catastrophe que je voudrais maintenant dire quelques mots, en praticien de l'histoire comparée; il s'agit cette fois de Masada. La fin de l'Atlantide est une catastrophe imaginaire, et il est d'autant plus étrange que l'Atlantide, ce

24 Loraux 1997.

'miroir de mort,' cette île vouée au malheur, ait donné naissance à tant d'utopies positives, que tant d'idéologues nationalistes aient voulu que leurs peuples, à défaut d'être des Juifs, soient aux mains des descendants des Atlantes, comme le soutenait par exemple le Suédois Rudbeck.

De même que le destin de l'Atlantide nous est connu par une source unique et par ses innombrables dérivés, la fin de Masada nous est racontée par les chapitres 8 et 9 du livre VII de *La Guerre des Juifs*²⁵ de Flavius Josèphe.

Ce n'est pas que le site soit inconnu de la tradition gréco-romaine. Strabon dans sa *Géographie*,²⁶ Pline dans son *Histoire naturelle* (5.17), mentionnent le lieu. Le premier est antérieur à la Révolte, le second l'a vécue, mais, en l'espèce, il n'y fait pas allusion.

Flavius Josèphe lui-même n'est ni un témoin direct (il était alors à Rome) ni un narrateur indifférent. Il a été en 66 un des généraux de la Révolte juive; contraint et forcé, nous dit-il dans son *Autobiographie*.²⁷ Il estime plus tard que cette insurrection était contraire à la volonté de Dieu et, plus encore, à celle des notables. Quand on lit dans l'ordre chronologique *La Guerre des Juifs* et *l'Autobiographie*, on a l'impression d'être en face d'une des deux versions successives de *Fils du peuple* de Maurice Thorez ou de *l'Histoire du PC (b) de l'URSS*.

Josèphe nous raconte donc, à propos de Masada, non les combats, dont il ne dit strictement rien, mais le siège avec sa fin tragique. Sur la réalité de ce site, redécouvert en 1838 par deux explorateurs américains, et sur celle du siège, il n'y a naturellement aucun doute. Des fouilles ont été entreprises à la fin du XIX^e siècle par un archéologue allemand, Von Domazewski, qui s'intéressait surtout à l'armée romaine, et le lieu était d'autant mieux choisi que Flavius Josèphe est, après Polybe, un témoin absolument capital pour l'histoire de cette armée, puisque, comme son prédécesseur, il nous informe de l'extérieur.

La fouille à peine esquissée par le savant allemand a été reprise avec d'énormes moyens, l'appui des pouvoirs publics et la participation de nombreux volontaires, par l'archéologue et homme politique israélien Y. Yadin, fils de l'illustre savant E. Sukenik, un des 'inventeurs' des Manuscrits de la mer Morte à la diffusion desquels Yadin a d'ailleurs contribué en publiant *le Rouleau du Temple*.

Répetons-le: sur l'identification du site et l'importance du siège dirigé par Flavius Silva, il n'y a pas l'ombre d'un doute. A vrai dire, un seul personnage a écrit au tome IV de ses *Ecrits révisionnistes*²⁸ qu'il existait à ce sujet une légende juive, que des fouilles avaient été effectuées et qu'elles avaient démontré qu'il n'y avait eu

25 Editions de Minuit, 1977, trad. Pierre Savinel.

26 Strabon, *Geogr.* 16.764. Mōasada (*sic*) est placée dans un environnement volcanique.

27 Belles Lettres, 1959, trad. André Pelletier.

28 Faurisson IV, 1875; cf. mon article du *Monde des livres*, 24/3/2000.

ni siège ni résistance héroïque. Faut-il nommer ce personnage? Il s'appelle Robert Faurisson, et ce n'est ni la première fois ni la dernière fois qu'il est pris la main dans le sac.

Masada pose à l'historien trois sortes de problèmes qui ne sont pas sans rappeler ceux que posait l'Atlantide, et c'est pourquoi je les ai réunies dans cet exposé. Le premier problème consiste à analyser le texte de Josèphe. Le deuxième consiste à réfléchir sur les rapports qui peuvent s'établir entre nos deux catégories de sources, le récit de Josèphe d'une part et les fouilles menées par Yadin qui ont fait l'objet d'une publication scientifique partielle. Le troisième consiste à réfléchir sur ce qu'on appellera, faute de mieux, la réception idéologique de cet épisode historique. Comment le siège de Masada est-il devenu ce que beaucoup de chercheurs israéliens appellent le mythe de Masada? J'ai contribué à ces recherches par deux études maintenant republiées dans mon livre *Les Juifs, la mémoire et le présent*.²⁹ Mais depuis lors toute une littérature a été publiée en dehors de celle que je cite. Outre le livre, déjà évoqué, de Nachman Ben Yehuda³⁰ j'en mentionnerai deux autres: le premier, dû à une Américaine, étudie la quête des racines telle qu'elle se pratique dans la culture israélienne.³¹ Le second est une traduction (inégale) des recherches juives du grand historien Arnaldo Momigliano.³²

Procédons par ordre. Si l'on prend le récit de Flavius Josèphe, qu'apprenons-nous en lisant les textes qui précèdent les chapitres 8 et 9 du livre VII de *La Guerre des Juifs*? Masada est une forteresse datant du temps des Asmonéens (*Guerre*, I. 237s.), et qui fait partie d'un trio de places fortes construites ou reconstruites par Hérode le Grand non pour défendre le peuple juif mais au contraire pour le combattre en cas de révolte.³³ Outre Masada, tel fut le destin de l'Hérodition, près de Bethléem, et de Machéronte, aujourd'hui en Jordanie, et d'où l'on a une excellente vue, au-delà du Jourdain, sur Masada.

Cette dernière forteresse, ornée d'un somptueux palais, occupe un site évidemment stratégique au-dessus de la mer Morte, ce qui explique qu'elle ait été assiégée par Antigone, le dernier des Asmonéens, que les Parthes avaient tenté en 40/37 av. J.-C. de remettre sur le trône en qualité de roi-vassal. Les Romains qui l'occupaient en 66 en furent chassés dès le début de la Révolte par des

29 Vidal-Naquet 1995:46-71 et 197-227.

30 Ben Yehuda 1995.

31 Yael Zerubavel, *Recovered Roots. Collective Memory and the Making of Israeli National Tradition* 1995.

32 *Contributions à l'histoire du Judaïsme*, Momigliano 2002. On trouvera dans ce livre une traduction de la préface (critique) que Momigliano avait donnée à l'édition italienne de mon étude 'Flavius Josèphe ou du bon usage de la trahison' en ouverture de *La Guerre des Juifs* (cf. *supra*, n. 25).

33 *Guerre*, I.164, 264-86.

révolutionnaires venus de Jérusalem (II.408), mais ces révolutionnaires furent remplacés par plus révolutionnaires qu'eux (II.433-448), à la tête desquels se trouvait Eléazar fils de Yaïr. C'était le descendant d'un homme connu sous le nom de Judas le Galiléen, chef de brigands selon Josèphe, qui avait pris la tête de ce que l'historien appelle la 4^e philosophie. En dehors des sectes (des hérésies, dans le grec de Josèphe) traditionnelles, les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens, la 4^e philosophie, celle des Sicaires, était une variante terroriste de la secte pharisienne. De même que les socialistes révolutionnaires étaient, selon les marxistes russes, des libéraux la bombe à la main, les Sicaires étaient des Pharisiens le poignard, la 'sica,' à la main. Ils refusaient non seulement le recensement mais les images de l'empereur, y compris quand elles figuraient sur les monnaies.

Que dit Josèphe quand il décrit les Sicaires avant de raconter le siège et la prise de Masada? 'A cette époque, en effet, les Sicaires avaient formé une conjuration contre ceux qui consentaient à se soumettre aux Romains, et les traitaient comme des ennemis de toutes les façons, pillant leurs biens, emmenant leurs troupeaux, mettant le feu à leurs habitations. Ils disaient en effet que "ces gens ne différaient en rien des étrangers, vu qu'ils sacrifiaient aussi lâchement la liberté des Juifs si chèrement acquise et qu'ils lui préféraient, de leur propre aveu, la servitude sous le joug romain"' (*Guerre*, VII.254-255). Aurant dire que Josèphe n'a pas la moindre sympathie pour les Sicaires qui 'furent les premiers à entrer dans la voie du crime et de la cruauté à l'égard de leurs proches, ne négligeant aucune parole non prononcée pour exercer leur violence, aucune action non accomplie pour mettre à mort les victimes de leurs complots' (*Guerre*, VII.262).

Cela dit, ajoute-t-il, il y eut pire: Jean de Gischala (Gush Halav), Simon Bar Gioras, les Iduméens et les Zélotes au sens propre du mot, c'est-à-dire les disciples, pour l'essentiel des prêtres, d'Eléazar fils de Simon. Tout cela est mis en ordre croissant, mais les Sicaires sont les seuls à avoir survécu à la prise de Jérusalem en 70, ce qui explique que *La Guerre des Juifs* se termine par leur affrontement avec Rome, non seulement à Masada, mais en Afrique autour de Cyrène. Josèphe en personne est alors dénoncé comme complice des Sicaires, ce qui n'a pas dû le mettre de la meilleure humeur à leur égard. C'est alors et alors seulement que se termine *La Guerre des Juifs*, tandis que la traduction latine, celle du Pseudo-Hégésippe, se clôt par l'épisode de Masada.

Mais revenons à cette célèbre forteresse. Josèphe décrit très soigneusement, comme il le fait d'habitude, le site, la forteresse et le palais d'Hérode ainsi que les fortifications des Sicaires. Il n'évoque aucun combat. Simplement, quand le chef de la garnison, Eléazar Ben Yaïr, constate que toute défense est inutile, il réunit ses hommes et leur tient deux discours pour les convaincre de se suicider collectivement, d'égorger leurs femmes et leurs enfants après avoir mis le feu à tout ce qui pouvait brûler à l'intérieur de la forteresse. Deux discours: c'est là le fait le plus

étonnant. Le premier discours est une prédication de mort. Eléazar annonce la fin du peuple juif, comme Zeus, à la fin du *Critias*, se prépare à annoncer la fin du peuple athénien. Dieu a créé le peuple juif, Dieu le dissout. Ce discours ne convainc pas. Le second discours est un plaidoyer pour l'immortalité personnelle. A coup d'arguments empruntés froidement à la philosophie grecque, Eléazar persuade ses auditeurs que chacun connaîtra un monde meilleur. C'est ce second discours qui emporte l'adhésion des hommes de la garnison. Après quoi chacun égorge sa femme et ses enfants, et l'on tire au sort les dix qui achèveront la sinistre besogne. C'est dans un monde mort que, peu après, pénètrent les Romains.

Comment Josèphe sait-il tout cela? Deux femmes et cinq enfants ont survécu. L'une de ces femmes est cultivée, l'autre non. Josèphe use alors de ce que Roland Barthes appelle 'l'effet de réel,' ce qu'il juge parfaitement inutile quand il nous inflige, dans un langage solennel, le discours que tient Abraham à son fils Isaac pour le convaincre d'accepter d'être sacrifié par son père (*Antiquités juives*, I.222-236).

Que peut, en face de ce texte, dire et faire l'historien? Toutes les attitudes sont possibles, et on peut tirer de ce type de document toute une gamme d'interprétations. L'attitude la plus commune—hélas!—consiste à accepter le récit tel quel. C'est ce que j'appelle le style 'Eléazar sortit à cinq heures.' Un immense érudit comme L.H. Feldman, auteur d'une colossale bibliographie de Josèphe, est allé jusqu'à écrire que les canalisations dans lesquelles s'étaient cachées les deux femmes offraient une 'acoustique excellente.'³⁴ D'autres expliquent que Josèphe est un menteur, que les hommes sont morts en combattant et que les Romains ont massacré tout ce qu'ils ont pu. Entre ces deux extrêmes, toutes les variations sont possibles, et sous chacune d'elles on pourrait mettre un nom. Une radio culturelle m'a récemment appelé pour me signaler un détail archéologique. Dans une des grottes où l'on a retrouvé des restes auxquels l'Etat d'Israël a fait des obsèques nationales, on aurait mis au jour des restes de porcs. Comment interpréter ce fait, s'il est bien réel? Il est évident que les archéologues sont libres de répondre soit que les défunts n'étaient pas des Juifs, soit que les Romains ont voulu insulter ces cadavres en les faisant voisiner avec des restes de porcs.

Quelle est ma solution personnelle de l'énigme de Masada? Elle se fait en deux temps. Il s'agit d'abord d'expliquer Josèphe par Josèphe. Or au livre III, chapitre 8, Josèphe raconte comment à Yotapata, en Galilée, il se trouva pris dans une situation comparable à celle d'Eléazar. Caché dans une grotte, il se vit sommer de se suicider plutôt que de se rendre. Il plaida en vain que le suicide était contraire à la religion juive. Après quoi il fit en sorte d'être le dernier à devoir mourir; mais

34 Feldman 1975:218-48; je cite les p. 244s.

il ne se tua pas et se rendit à Vespasien à qui il annonça de surcroît qu'il allait devenir empereur. Sur ce point, j'ai été généralement suivi.

Il n'en a pas été de même quand j'ai proposé de voir dans le double discours d'Eléazar Ben Yaïr une apocalypse de mort. Qu'ai-je voulu dire? Comme l'observe Momigliano³⁵ le mot *apokalupsis* est inconnu en grec classique et apparaît en grec hellénistique à partir du II^e siècle av. J.-C., soit avec une signification profane: l'acte de se déshabiller, soit 'avec une référence vaguement religieuse: découverte d'une erreur.' Dans le sens religieux, il est employé par Paul (par exemple, *Épître aux Galates* 1.12), mais c'est évidemment le livre de Jean qui a fait sa gloire. Les Anglo-Saxons appellent du reste ce livre *Revelation*, ce qui est la source de beaucoup d'erreurs dans les traductions.

Mais, du coup, on a donné ce nom à un nombre considérable de textes grecs, araméens, syriaques, hébreux, qui vont de quelques lignes à un livre important. De ces chapitres ou de ces livres, un seul, le livre de *Daniel*, a pénétré dans l'Ancien Testament. Il en existe par ailleurs nombre de variétés qui ne sont ni juives ni chrétiennes (en Egypte par exemple). Ces livres expriment la vision des vaincus ou, si l'on préfère, l'espoir des désespérés. Ils ont leur équivalent aujourd'hui dans les religions du Tiers Monde. Comme récits, les apocalypses sont construites selon un schéma extrêmement simple. Aux turbulences succède la mort apparente, suivie elle-même de la résurrection et de la victoire. Josèphe était l'ennemi farouche de ceux que Norman Cohn a appelé *Les Fanatiques de l'apocalypse*.³⁶ Au pire moment du siège de Jérusalem, le portique du Temple s'effondre sur ceux qui s'y étaient réfugiés, et Josèphe explique (*Guerre*, VI.285): 'Le responsable de leur mort fut un faux prophète qui, ce jour-là, avait fait proclamer par héraut aux habitants de la cité que Dieu leur ordonnait de monter au Temple pour recevoir les signes de leur délivrance.' Voilà l'exemple même de ce que déteste Josèphe: le faux prophète est un praticien de l'apocalypse.

Pour moi, le double discours d'Eléazar est une apocalypse de mort. Il nous montre où conduisent la révolte et le messianisme: à la prédication de la mort du peuple juif, ce dont Josèphe ne veut à aucun prix puisque, pour lui, l'histoire continue. La tradition juive, contrairement à ce qu'on lit ici ou là, n'a pas retenu Masada. Elle n'a d'ailleurs pas retenu Josèphe, qui a été préservé par les chrétiens. Quel magnifique *Testimonium Flavianum* que cette fin apocalyptique de l'Etat juif! Je l'ai déjà signalé, l'adaptateur latin de Josèphe fait en sorte que son récit se termine par l'épisode de Masada.

35 Momigliano 2002:129-42 ('Indications préliminaires sur Apocalypse et Exode dans la tradition juive').

36 Cohn 1982.

Du côté juif, c'est plutôt le silence. Au X^e siècle, dans le Sud byzantin de l'Italie, le *Yosippon* est une sorte de récit apologétique de l'histoire juive d'Adam à la Guerre des Juifs, inspirée de Josèphe avec des déformations cléricales. Masada devient Mezira. Les Juifs égorgent leurs femmes et leurs enfants, et meurent en combattant l'ennemi romain. Ce texte fut traduit dans nombre de langues et connut un immense succès, mais il n'en existe pas d'adaptation française. Flavius Josèphe en tant que personne en est évidemment absent, mais c'est de son nom que s'inspire le titre même du *Yosippon*.³⁷ Il faudra longtemps pour que Masada reprenne sa place dans l'histoire juive. Cette histoire a été racontée dans les deux livres que j'ai mentionnés de Yael Zerubavel et de Nachman Ben Yehuda.³⁸ Le premier d'entre eux a l'avantage de replacer Masada dans l'ensemble des mythes nationalistes qui sont nés et se sont développés en Palestine juive, puis en Israël.

La date essentielle est probablement la publication en 1927 d'un poème en six chants, en hébreu, dû à Ytzhak Lamdan, Juif ukrainien dont le frère avait été victime d'un pogrom. *Masada* tourne autour de l'histoire de trois Juifs russes. L'un choisit la révolution et s'y perd, le deuxième meurt anonymement, le troisième vient en Eretz Israël et rejoint un groupe de jeunes gens à Masada, Masada qui ne tombera plus. Ce récit est devenu un mythe national. L'autorité sioniste tenta en vain d'acheter le site en 1937. Elle n'en sera maîtresse qu'après la guerre d'indépendance. Masada est devenue un symbole non de défaite mais d'héroïsme, ce qui suppose une interprétation assez libre du texte de Flavius Josèphe. Les ouvrages que j'ai cités dépeignent très bien ce que fut la montée à Masada comme rite d'initiation juvénile avant l'indépendance, suivie d'un tourisme politico-culturel et même, de nos jours, d'un tourisme de masse, puisqu'il y a désormais, non plus le seul sentier du Serpent, mais un bon et brave funiculaire qui banalise l'ascension.

A ce tourisme de masse, les fouilles de Yadin ont apporté un adjuvant décisif. Que l'archéologue israélien ait pratiqué une archéologie massivement nationaliste ne fait évidemment aucun doute. Dans son édition en hébreu, le livre *Masada* par lequel Yadin a popularisé sa fouille porte en sous-titre: *Ba-Yamim ha-hem bazeman ha-zé*, c'est-à-dire *En ces jours en ces temps*, ce qui est extrait de la prière de Hanouka. En anglais, ce sous-titre est devenu *The Zealots last stand*, ce qui est parfaitement faux à moins d'intégrer sous le nom de Zélotes tous les insurgés d'Israël, dont la division, la *stasis*, était le trait le plus manifeste. Masada est aujourd'hui un lieu de pèlerinage civil et militaire, et Yadin a tout fait pour cela. Il a cherché à suivre le récit de Josèphe, négligeant un peu les temps hérodiens au profit des temps de siège. Il a poussé les choses très loin lorsqu'il a estimé avoir

37 Lucien Poznanski en annonce une traduction française à paraître aux Editions du Cerf.

38 Voir aussi, plus brièvement, Hadas-Lebel 1995.

découvert les jetons qui ont servi au tirage au sort des hommes qui ont été chargés de l'égorgement final. Ô miracle, l'un d'entre eux portait le nom de Ben Yaïr.

Est-ce vraisemblable? Je ne l'ai pas cru et je ne suis pas le seul. Sur ce point, j'ai généralement été suivi, et il est plaisant que ma démonstration ait été citée approbativement par un excellent spécialiste américain de Josèphe, Shaye D. Cohen, dans un article publié dans un volume de *Mélanges* en l'honneur de ... Y. Yadin.³⁹ Le fait que de telles critiques soient maintenant couramment accueillies en Israël est le signe d'une évolution: le mythe a perdu de sa prégnance. Le temps n'est plus où Golda Meïr pouvait dire: 'Oui nous avons le complexe de Masada.' Les Israéliens en ont assurément d'autres. Toutefois, ils ne se sont pas encore découverts les héritiers des Atlantes, en dépit du fait qu'entre le XVI^e et le XVIII^e siècle nombreux ont été les savants (chrétiens) qui ont identifié l'Atlantide à la Palestine, ce qui suppose un renversement du récit platonicien qui n'a pas fini de me stupéfier.

Lors d'un voyage en Israël il y a près de trente ans, j'ai suggéré à des amis israéliens d'entreprendre une opération *Acharniens*, d'imiter le Diccéopolis d'Aristophane en concluant directement la paix avec les Palestiniens. Aujourd'hui, je leur proposerais de mettre au programme le titre d'une autre pièce d'Aristophane, aussi éloignée que possible de Masada et de l'Atlantide, mythes guerriers s'il en fut. Elle s'appelle Εἰρήνη: la Paix, Shalom, Salam.

39 Cohen 1982.

BIBLIOGRAPHIE

- Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*, trad. Pierre Savinel. Précédé par 'Du bon usage de la trahison,' par Pierre Vidal-Naquet (Paris) 1977
- Flavius Josèphe, *Autobiographie*, trad. André Pelletier (Paris) 1959
- Aujac, Germaine 1969. Strabon, *Géographie*, I,2 : Livre II. texte établi et trad. par G.Aujac, Coll. G. Budé (Paris)
- Ben Yehuda, Nachman 1995. *The Masada Myth. Collective Memory and Mythmaking in Israel* (Madison, Wisconsin)
- Bidez, Joseph 1945. *Eos ou Platon et l'Orient* (Bruxelles)
- Brisson, Luc 1995. *Platon, les mots et les mythes*, 2^e éd. (Paris)
- Castoriadis, Cornelius 1999. *Sur le Politique de Platon* (Paris)
- Cohen, Shaye D. 1982. 'Masada. Literary tradition, archaeological remains and the credibility of Josephus,' *Journal of Jewish Studies (Mélanges Y. Yadin)*: 385-405
- Cohn, Norman 1982. *Les Fanatiques de l'apocalypse*. Traduction française [orig. The Pursuit of the Millennium] (Paris)
- Collina-Girard, J. 1953. *L'Atlantide devant la science. Etude de préhistoire* (Paris)
- . 2001. 'L'Atlantide devant le détroit de Gibraltar? Mythe et géologie,' *C.R. de l'Académie des Sciences de Paris, sciences de la terre et des plantes* 333 (Paris):233-39
- Faurisson, R. 1875. *Ecrits révisionnistes IV* (Paris)
- Feldman, L.H. 1975. 'Masada. A Critique of Recent Scholarship,' in J. Neusner (éd.), *Studies for Morton Smith at Sixty iii* (Leyde): 218-48.
- Hadas-Lebe, M. 1995. *Masada, histoire et symbole* (Paris)
- Loraux, Nicole 1981. *L'Invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la 'Cité classique'* (Paris, La Haye, Berlin)
- . 1997. *La Cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes* (Paris)
- Martin, Thomas-Henri 1841. *Etudes sur le Timée de Platon* (Paris)
- Mattéi, Jean-François 1996. *Platon et le miroir du mythe. De l'âge d'or à l'Atlantide* (Paris)
- Momigliano, Arnaldo 2002. 'Indications préliminaires sur Apocalypse et Exode dans la tradition juive,' *Contributions à l'histoire du Judaïsme*, édition préparée et présentée par S. Berti, trad. P. Farazzi (Nîmes):129-42
- Perec, Georges 1975. *W ou le souvenir d'enfance* (Paris)
- Poisson, G. 1953. *L'Atlantide devant la science. Etude de préhistoire* (Paris)
- Richard, Marie-Dominique 1986. *L'enseignement oral de Platon*, préface de P. Hadot (Paris)
- Treuil, R., P. Darque, J.-C. Poursat, et G. Touchais 1989. *Nouvelle Clio. Civilisations égéennes* (Paris)
- Vidal-Naquet, Pierre 1977. 'Du bon usage de la trahison,' dans *Flavius Josèphe ou du bon usage de la trahison* en ouverture de Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs [supra]* (Paris)
- . 1991. 'Athènes et l'Atlantide,' dans *Le chasseur noir*, 3^e éd. [orig. REG 1964:420-44] (Paris):335-60
- . 1995. *Les Juifs, la mémoire et le présent*. Collection Points Essais (Paris)
- . 1996. 'L'Atlantide et les nations,' dans *La démocratie grecque vue d'ailleurs* [orig. 1990] (Paris):139-59
- . 1998. 'Auschwitz et l'Atlantide,' *Sigila* 2:17-28
- . 2000. 'Hérodote et l'Atlantide. Entre les Grecs et les Juifs,' dans *Les Grecs, les historiens, la démocratie* (Paris):29-83.
- Welliver, W. 1977. *Character, plot and thought in Plato's Timaeus-Critias* (Leyde)
- Zerubavel, Yael 1995. *Recovered Roots. Collective memory and the making of Israeli national tradition* (Chicago, Ill.)